

les mots qu'il faut

Une gamine a été défenestrée par sa mère. Les voisins ne comprennent pas son geste, dit-on à la télévision ; elle si gentille, si heureuse d'avoir un enfant. Je suis convaincu pourtant que tout le monde comprend. Mais cela nous est insupportable : et l'acte, et de le comprendre.

Je me rappelle l'exaspération qui me saisit parfois quand Jeanne ne s'endort pas, malgré les histoires, les chansons, les câlins et autres rituels préluant à la nuit. Malgré les visites successives, les propos rassurants, les caresses et les bercements apaisants. Malgré mon amour et mon inextinguible bienveillance pour elle. Quand tout a échoué, le ton devient plus ferme, les mots se font plus durs. Papa veut que tu dormes. Papa ne veut plus t'entendre. Mais je l'entends pourtant ; je me sens prisonnier d'elle, je suis confisqué, je ne peux disposer ni de mon temps ni de moi-même. Mon amour n'est pas récompensé. Soudain, l'inextinguible s'éteint, et de cela-même, je lui en veux. Personne ne me rappelle mieux qu'elle que je ne suis pas un père parfait.

Je me rappelle un coup de pied au derrière donné à Marius quand il avait quatre ou cinq ans. Je me rappelle avoir crié sur lui. Je me rappelle avoir été en colère, exaspéré, hors de moi, sans me souvenir du motif de mes débordements. Ils étaient insurmontables : ils sont pourtant oubliés.

Mais ma fureur rencontre toujours la minuscule barrière qu'a élevée Merlin, il y a déjà douze ans. Elle tient toujours. Le petit bonhomme de quatre ans m'avait-il déçu ou fâché ? Qu'avait-il fait ? Que n'avait-il pas fait ? Déferlement de mes hurlements, il avait peur, il pleurait, je me sentais un monstre ; je voulais être celui qui l'aimerait, qu'il aimerait ; je voulais être celui qui lui montrerait le chemin ; celui qui le comprendrait, et qu'il comprendrait... Mais voilà, Merlin n'était pas un personnage du conte que j'écrivais pour moi-même, c'était un enfant vivant : il ne suffisait pas que je veuille. Le voir pleurer et me craindre augmentait ma colère, tant j'étais déçu d'être ce que j'étais — par sa faute. Le brasier s'amplifiait et se nourrissait de tout ce qu'il touchait. C'est alors que Merlin leva les yeux vers moi et me dit simplement : « Papa, je n'aime pas quand tu cries. » Il avait trouvé les mots justes. Lui, il avait su dire ce qu'il ressentait. Je me suis tu.